118. D. 117.

LE

MORCEAU D'ENSEMBLE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Paroles de MM. de Courty et Carmouche,

MUSIQUE DE M. ADOLPHE ADAM,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE,
LE 7 MARS 1831.

PARIS.
R. RIGA, LIBRAIRE,
FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.
J.-N. BARBA, PALAIS-ROYAL.

1831

131559-B
Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme DE COULANGE, jeune veuve.	Mlle PRÉVOST.
LE GÉNÉRAL VERMONT.	M. GÉNOT.
Mme VERMONT.	Mme LEMESLE.
VICTOR DE CÉRIGNY, capitaine de cavalerie.	M. MOREAU-SAINTI.
LE MAJOR BRISEVILLE.	M. BOULLARD.
ANETTE, femme de chambre.	Mme BOULANGER.
GIRAUD, concierge du château.	M. FARGUEIL.
UN TROMPETTE.	M. ERNEST.
OFFICIERS ET MUSICIENS DU RÉGIMENT.	

L'action se passe dans le château de Mme de Coulange, à quelques lieues de Blois, sur les bords de la Loire.

IPRIMERIE DE DAVID, BOULEVARD POISSONNIÈRE, N. 6.

Digitized by Google

LE MORCEAU D'ENSEMBLE.

Le théâtre représente une salle basse du château, ouverte sur le parc; dans le fond, et un peu sur le côté, un pan de mur oblique avec une petite porte et des arbres derrière; à droite et à gauche, au second plan, des portes latérales, un piano, une harpe, un pupitre et des cahiers de musique.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE COULANGE, ANETTE.

(Au lever du rideau, Mme de Coulange est assise devant une petite table, sur laquelle elle est occupée à peindre des fleurs; Anette est assise à droite du spectateur, et travaille à l'aiguille.

DUO.

ANETTE.

Madame, n'est-ce point une plaisanterie?
Seule en ces lieux?...

MADAME DE COULANGE.

J'y veux passer ma vie!

ANETTE.

Quand la belle saison même sera finie?

MADAME DE COULANGE.

Quand la belle saison même sera finie.

ENSEMBLE.

Loin du monde et loin des amours,
Oui, je m'exile pour toujours!

ANETTE.

Loin des plaisirs et des amours,
Quoi, vous voulez passer vos jours!

ANETTE, *seule.*

Je pardonne
A des amoureux
De ne vouloir plus voir personne...
Autrement c'est bien monotone;
Autrement c'est bien ennuyeux...
Pour être seuls, il faut que l'on soit deux.

(*Elle se lève.*)

PREMIER COUPLET.

Ah! dans cette retraite,
Loin de tout l'univers,
De Paris je regrette
Les plaisirs, les hivers...
Puis-je songer sans peine
A ces concerts brillans,
Où votre tyrolienne

Digitized by Google

Charmait les assistans?
Que de grâce, ah! madame!
Et que d'âme
En vos chants!
La, tra, la, la!...
Quels accens
Ravissans!
Ah! dans cette retraite,
Loin de tout l'univers,
Chaque jour je regrette
Paris et surtout nos concerts.

DEUXIÈME COUPLET.

Au moins, au bal champêtre,
Si nous dansions parfois...
Sous l'ombrage d'un hêtre,
Aux accens du hautbois!...
Car j'aime aussi la danse
Du genre pastoural:
On saute sans cadence,
Mais c'est toujours un bal...
Si sans grâce
On s'enlace,
On s'embrasse
En passant;
La, tra, la, la!...
C'est encore amusant...
Sous l'ombrage d'un hêtre,
Aux accens du hautbois,
Du moins, au bal champêtre,
Daignez venir danser parfois!

MADAME DE COULANGE, *se levant.*

Folle! qui pense à tout cela?
Et la tendre mélancolie?
La promenade, la rêverie?..

ANETTE.

J'aime, à deux, la mélancolie...
Dans un désert, j'irai quand on voudra...
Mais pourvu qu'on y trouve un peu de compagnie.

MADAME DE COULANGE.

AIR.

La solitude et la douce paix
Enchantent mes jours dans cet asile;
J'y trouve des plaisirs sans regrets,
Et pour jamais
Je fuis loin de la ville.
Chaque matin, quand vient l'aurore,
Le clair ruisseau, la fleur qui vient d'éclore,
De la fauvette la voix sonore,
Des forêts l'ombrage et la fraîcheur,
Tout, par un prestige enchanteur,
Elève l'âme et parle au cœur.
Là, point d'erreur,
D'ami trompeur;
Dans la retraite est le bonheur.

Digitized by Google

ENSEMBLE.

ANETTE.

Moi, malgré tous vos beaux discours,
Ici, madame,
Je vous blâme
De vouloir perdre vos beaux jours,
Loin du monde et loin des amours.

MADAME DE COULANGE.

Je trouve en ces lieux d'heureux jours,
Je ris du blâme
Au fond de l'âme,
Et je m'exile pour toujours
Loin du monde et loin des amours.

MADAME DE COULANGE.

Si vous vous ennuyez, vous n'avez qu'à retourner à Paris.

ANETTE.

Moi, vous quitter, Madame!... mais quand on pourrait trouver ici quelques distractions...

MADAME DE COULANGE.

N'avons-nous pas la promenade?

ANETTE.

Toujours la même chose.

MADAME DE COULANGE.

La musique?

ANETTE.

Toujours des romances, pour s'égayer... des nocturnes toute la journée, et puis des solos... ça n'est pas amusant; il me semble que, sans vous compromettre, vous pourriez voir quelques voisins... à la campagne, c'est reçu... les voisins...

MADAME DE COULANGE.

J'ai appris à mes dépens à fuir la société.

ANETTE.

Eh! quoi, madame, pour quelques petites épigrammes, allez-vous garder rancune à tout le genre humain?.. une femme misantrope! cela ne s'est jamais vu...

MADAME DE COULANGE.

Non, c'est un parti pris, je ne veux voir personne.

ANETTE.

Ainsi, madame, vous abandonnez vos parens, vous laissez là vos amis!.. et M. Victor de Cérigny, votre cousin, qu'aura-t-il pensé de ce départ précipité?... que doit-il dire d'une si longue absence?... ce pauvre jeune homme!

MADAME DE COULANGE.

Vous vous intéressez donc bien vivement à lui?

ANETTE.

Je l'avoue, c'est mon protégé.

Digitized by Google

MADAME DE COULANGE, *à elle-même.*

Il me saura peut-être gré de ma résolution... du moins, je l'espère... (*A Anette.*) Ai-je des lettres de Paris?

ANETTE.

Oui, madame, (*Elle lui donne une lettre. A part.*) En être réduite à la correspondance!..

MADAME DE COULANGE, *après avoir lu.*

Comment donc! madame de Vermont me gronde sérieusement...

ANETTE.

Votre respectable tante?

MADAME DE COULANGE.

Des menaces!.. (*Lisant.*) « Nous viendrons, ton oncle et moi, « t'enlever de vive force, ou nous établir dans ton château, ne « fût-ce que pour te faire enrager. »

ANETTE, *à part.*

Ce serait bien fait!..

MADAME DE COULANGE.

Par bonheur le général a la goutte et ma tante ses migraines... (*Continuant de lire.*) « En attendant, je ne t'envoie pas de musique. » Pas de musique! depuis un mois que j'en demande; allons, je le vois, on me tient rigueur... (*Avec humeur.*) Et le journal!.. (*Anette lui donne un journal.*) Toujours des modes nouvelles! que les femmes sont ridicules!.. Ah! regarde donc, Anette, la jolie forme de robe! il faut écrire à Paris pour qu'on m'en fasse une toute pareille.

ANETTE.

Comment, madame, pour rester toute seule? Pour le coup, c'est le *nec plus ultrà* de la coquetterie! (*On entend dans le lointain une musique militaire.*) Ah! madame! madame!...

MADAME DE COULANGE.

Eh bien! qu'avez-vous?

ANETTE.

N'entendez-vous pas, là-bas, sur la route, à l'entrée du village?.. on dirait une fanfare militaire...

MADAME DE COULANGE.

Qu'y a-t-il d'étonnant? c'est quelque régiment qui se met en marche...

ANETTE.

Un régiment de cavalerie! Ah! madame, c'est si joli! si vous vouliez nous irions le voir défiler?

MADAME DE COULANGE.

Y pensez-vous?... Je vais répondre à mon oncle.

(Elle sort par la gauche du public.)

ANETTE, *la suivant.*

Ah! madame, là, sans être vues, sur la terrasse?.. Elle ne m'écoute seulement pas... (*A elle-même.*) Ah! si madame ne se décide

pas à reprendre bien vite un mari, et un mari qui ait un domestique, un chasseur, un groom, n'importe, je lui demande mon compte et je cherche une maison qui soit habitée.

SCÈNE II.

ANETTE, GIRAUD.

GIRAUD, *accourant.*

Mam'zelle Annette!...

ANETTE.

Ah! c'est toi, Giraud?.. (*Le montrant.*) Voilà pourtant ce que j'ai du matin au soir devant les yeux : comme c'est recréatif!

GIRAUD.

Mam'zelle Anette, j'sis ben embarassé... vous savez que j'ons la consigne de ne laisser entrer ici âme qui vive...

ANETTE.

Eh! bien, dieu merci, tu n'y a pas encore manqué.

GIRAUD.

Ah ben! oui; mais il y a là à la grille du parc un monsieur qui veut absolument avoir l'honneur de rendre visite à madame.

ANETTE, *avec joie.*

En vérité?.. une visite?.. sais-tu qui c'est?

GIRAUD.

C'est un militaire... de ce régiment qui vient de faire halte sur la place.

ANETTE.

Vraiment! Fais-le donc vite entrer.

GIRAUD.

Je n'ose pas sans prévenir madame.

ANETTE.

Eh bien! vas l'avertir... elle est dans sa chambre.

GIRAUD.

Ah! bon, merci!.. parce que... voyez-vous, quand on est en place, faut tâcher de ne pas faire de bêtises... le moins possible...

ANETTE, *le poussant.*

Va donc vite, va donc vite.

(Il sort.)

SCENE III.

ANETTE, *seule.*

Un militaire! Dieu! quel bonheur!

AIR.

Ah! plus d'inquiétude,
Pour moi quel doux espoir!
Enfin je vais donc voir

Digitized by Google

Finir la triste solitude
Qui, du matin au soir,
Ici faisait mon désespoir.
Du monde et du plaisir
Quand on a la douce habitude,
D'ennui peut-on languir?
Ah! vivre seule c'est mourir.

Mais du sort quel bienfait!
On vient troubler notre retraite!
Un galant apparaît,
Et je sens que mon cœur renaît.
Il faut me consoler,
Je devenais presque muette :
Ah! je cours l'appeler,
Et pour un mois je vais parler.
Enfin je vais donc voir, etc.

Ma maîtresse inhumaine,
Qui riait de ma peine,
Reçoit un capitaine...
Je vais donc voir quelqu'un!
Voir un nouveau visage
Dans ce château sauvage!
Mais, hélas! quel dommage
Qu'il n'en arrive qu'un...
Peut-être, pauvre Anette,
Madame trop discrète,
Te renverra seulette
Dans ton appartement;
Je veux, quoiqu'elle en pense,
Oublier sa défense,
Et faire connaissance
Avec le régiment.
Enfin je vais donc voir, etc.

SCENE IV.

GIRAUD SUIVANT MADAME DE COULANGE, ANETTE.

MADAME DE COULANGE.

(Sévèrement à Giraud.)

Giraud, vous connaissez mes ordres; vous auriez pu vous dispenser...

ANETTE, *à part.*

Allons, elle ne veut pas le recevoir.

GIRAUD.

Je sais bien ça; j'ai même commencé par lui dire que, pour une pièce de vingt francs, je ne me chargerais pas d'aller l'annoncer.

ANETTE.

Eh bien!.. il ne fallait donc pas venir.

GIRAUD.

Oui; mais j'vas vous dire, il m'a pris en traître; il m'en a mis deux dans la main, alors je n'ai plus pu le refuser.

Digitized by Google

MADAME DE COULANGE.

Que me fait tout cela?.. Je ne veux pas le voir.

GIRAUD.

Cependant, madame, il dit qu'il a l'honneur d'être votre cousin.

MADAME DE COULANGE.

Mon cousin!

ANETTE.

M. Victor?

GIRAUD.

C'est ça, c'est bien le nom qu'il m'a dit.

MADAME DE COULANGE, *un peu émue.*

Mon cousin... C'est égal... il faut aller lui dire que je suis indisposée... mais surtout qu'il n'entre pas!

GIRAUD, *qui a regardé à droite.*

Oh! quant à ça, madame, ça ne se peut plus.

MADAME DE COULANGE.

Et pourquoi?

GIRAUD.

Parce qu'il est entré.

MADAME DE COULANGE.

Maladroit!

GIRAUD.

Tenez, tenez, le voilà qui arrive en courant... il n'y a plus moyne.

MADAME DE COULANGE.

Ah! par exemple, nous verrons s'il forcera la porte de mon appartement. Anette, suivez-moi, et vous, Giraud, congédiez-le.

GIRAUD.

Oui, c'est ça; il va ben m'écouter.

(Madame de Coulange et Anette rentrent dans l'appartement; cette dernière tourne plus d'une fois la tête.)

SCÈNE V.

GIRAUD, VICTOR.

VICTOR.

Eh bien! personne ici? Voilà une heure que je parcours le parc, le château, sans rencontrer âme qui vive...

GIRAUD.

Monsieur, je sommes ben fâché; mais, pour vos deux jaunets, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer...

VICTOR.

Voyons, où est ma cousine?

GIRAUD.

Votre cousine... votre cousine... il paraît que vous n'êtes pas trop cousins, car elle ne veut pas vous voir.

Digitized by Google

VICTOR.

Bah! c'est une plaisanterie!

GIRAUD.

Ben mieux que ça, madame m'a dit de vous remettre où je vous ai pris... à la porte.

VICTOR.

Eh bien! moi, de mon autorité privée, et en vertu de ma qualité et de mon grade, je m'installe ici, et je n'en sors qu'après avoir vu ma cousine.

(Il ôte son casque, son sabre et s'assied dans un fauteuil.)

GIRAUD.

Eh ben, monsieur l'officier, quoique vous allez donc faire?

VICTOR.

Déjeûner!... est-ce qu'on ne déjeune pas ici?

GIRAUD.

Ah! quant à ça, je n'ai pas l'ordre de vous refuser à déjeûner.

(Il sort.)

SCENE VI.

VICTOR, *seul.*

AIR.

Je sais que je l'offense
En bravant sa défense...
Mais que j'entende encor le doux son de sa voix,
Quand je devrais la voir pour la dernière fois...
J'attends que d'un génie
Doux et mystérieux
La présence chérie
Vienne exaucer mes vœux;
En vain, hélas! j'implore
Son regard, ses attraits...
Est-ce un dieu qu'on adore
Et qu'on ne voit jamais!...
Je reste là,
L'espoir vient charmer mon attente.
Je reste là,
Et bien fin qui me renverra;
En attendant femme charmante
Jamais je ne m'impatiente;
Je reste là.

Elle ne vient pas... on ne peut cependant pas laisser sa carte pour une visite de quarante lieues... Allons, il faut s'écrire... c'est d'ailleurs plus convenable. (*Il s'assied devant un guéridon et écrit :*) « Madame et chère cousine, j'étais venu du fond de la Chaussée d'Antin pour avoir le plaisir de vous voir en Touraine... Je quitte le château dans quelques instans; partirai-je sans recevoir un seul mot de vous?... »

Digitized by Google

SCÈNE VII.

VICTOR, GIRAUD.

GIRAUD, *apportant ce qu'il faut pour déjeûner sur un plateau.*

Quand monsieur voudra, tout est prêt.

VICTOR, *qui a plié sa lettre.*

Tiens, mon cher Giraud, porte ce billet à ma cousine.

GIRAUD.

Et votre déjeûner?

VICTOR.

Je ne déjeune plus...

(Il lui donne sa lettre.)

GIRAUD, *embarrassé avec son plateau.*

Eh ben! qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça?

VICTOR.

Tout ce que tu voudras... mais vas vite...

GIRAUD.

J'aurai encore du désagrément à cause de vous.

VICTOR.

Vas toujours.

(Il le pousse.)

GIRAUD.

Prenez donc garde.

(Il sort par le fond, tenant le plateau d'une main et la lettre de l'autre.)

SCÈNE VIII.

VICTOR, ANETTE, *entrant par une porte latérale.*

VICTOR *l'apercevant.*

Ah! c'est toi, ma chère Anette... alors je suis sauvé! Eh bien, dis-moi... verrai-je enfin ta maîtresse?...

ANETTE.

Hélas! monsieur Victor... vous savez bien que je ne demanderais pas mieux; mais croyez-moi, prenez votre parti... Aussi bien, ça ne vous avancerait pas beaucoup... car madame vient de sortir.

(Bruit de sonnette : mouvement de Victor; Anette est un peu déconcertée.)

VICTOR.

Tiens!... on dirait...

ANETTE.

Oh! non, ce n'est rien...

Digitized by Google

VICTOR.

Et tu dis donc que ma cousine est sortie?

ANETTE, *comme pour affirmer.*

Oh! mon Dieu!...

(On sonne plus fort.)

VICTOR, *avec intention.*

Pour cette fois, c'est bien le bruit d'une sonnette...

ANETTE, *embarrassée.*

Oui.. sûrement, à la grille... (*La sonnette redouble. A part.*) C'est madame, je n'y comprends plus rien.

VICTOR.

Si ce n'était pas toi, je croirais, en vérité...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DE COULANGE, *une lettre à la main.*

MADAME DE COULANGE, *à Anette, sans voir Victor.*

Ah! vous voilà, mademoiselle?...

ANETTE, *très-embarrassée.*

Madame...

MADAME DE COULANGE.

Faites porter sur-le-champ cette lettre à M. de Cérigny.

ANETTE.

Oui, madame... c'est que...

(Elle tourne involontairement les yeux du côté de Victor.)

MADAME DE COULANGE, *qui a suivi ce mouvement, apercevant Victor.*

Vous ici, monsieur!

(Elle serre sa lettre.)

VICTOR.

Attendant patiemment votre réponse...

MADAME DE COULANGE, *un peu émue.*

Je vous croyais déjà loin du château, et je ne m'attendais pas à recevoir des visites malgré moi.

VICTOR.

Vous conviendrez, chère cousine, que me trouvant si près de vous, après deux mois d'absence, j'aurais été inexcusable de ne pas profiter de notre halte pour en passer une partie auprès de vous...

MADAME DE COULANGE.

Rien ne peut vous excuser... monsieur; et, pour vous punir, vous ne lirez pas ce que je vous écrivais...

VICTOR.

J'en conviens, j'ai forcé la consigne, je n'ai pu résister au désir de vous voir un instant, mais un seul instant.

Digitized by Google

MADAME DE COULANGE.

Je vous jure bien, mon cousin, qu'il faut que ce soit vous...

ANETTE.

Depuis deux mois, on peut bien dire que vous êtes la seule figure humaine...

MADAME DE COULANGE.

Oui, mon cher Victor, j'ai quitté Paris pour jamais, et je veux vivre ici dans une retraite absolue... Mais que dit-on de ma résolution dans le monde?...

VICTOR.

Oh! votre départ a fait une sensation!...

MADAME DE COULANGE.

Vraiment?

VICTOR.

Vous ne pouvez pas vous figurer... C'est à qui vous blâmera... Il n'y a que moi qui prends votre parti.

MADAME DE COULANGE.

Pauvre cousin!..

VICTOR.

Je l'avouerai, j'éprouvais un certain plaisir à vous savoir seule, loin de ces étourdis... Je me disais: au moins elle a le temps de penser à moi... Et, sans le regret de ne plus vous voir... Mais, c'est trop abuser de votre complaisance... Je crains de me rendre importun...

MADAME DE COULANGE.

Un moment... Donnez-moi donc des nouvelles de Paris?

VICTOR.

Oh! par exemple, vous devriez bien y faire un petit voyage d'agrément.

MADAME DE COULANGE.

Quelle idée!

VICTOR.

Incognito... Mais il le faut absolument.

ANETTE.

Ah! oui, madame, un petit voyage à Paris.

VICTOR.

Si je n'étais pas forcé de repartir avec mes camarades qui m'attendent, je vous aurais proposé... C'est que vous ne pouvez pas vous faire une idée... Vous aimez toujours la musique, n'est-ce pas?.. Eh bien! vous n'avez jamais rien entendu de pareil.

MADAME DE COULANGE.

Dites-moi donc cela? Je ne sais plus rien, je ne vois plus rien.

VICTOR.

Vous ne lisez donc pas les journaux?.. Un nouvel opéra, une partition étrangère qui fait fureur!...

Digitized by Google

MADAME DE COULANGE.

Et l'on ne m'envoie rien de tout cela! vraiment il y a de la cruauté... Enfin j'en suis réduite à chanter du Mozart.

ANETTE.

Ah! fi donc! Mozart... (*A part.*) Je ne le connais pas, mais c'est égal...

VICTOR.

Il y a surtout un morceau d'ensemble qui fera bien du bruit!

MADAME DE COULANGE.

Que vous êtes heureux!

VICTOR.

Dieu! quel tapage! on se croirait au grand Opéra... aussi nous allons l'exécuter en garnison, le régiment est excellent musicien; il n'y a pas jusqu'aux trompettes qui sont de vrais dilettanti; si vous entendiez ces gaillards-là, à quatre heures du matin!..

MADAME DE COULANGE.

Et dites-moi, comment peut-on se procurer ce chef-d'œuvre?

VICTOR.

Justement je l'ai là.

(Il déroule un cahier de musique.)

MADAME DE COULANGE.

Voyons donc, mon cousin, voyons donc! Ah que de notes! ça doit être superbe... Ah! si vous étiez bien aimable, vous me le prêteriez.

VICTOR.

Un morceau d'ensemble toute seule?... Mais tenez, si vous voulez, nous pouvons l'essayer tous les deux?

MADAME DE COULANGE.

Excellente idée!.. ce cher Victor... qu'il a bien fait de venir!...

(Elle se met au piano.)

ANETTE, *à part.*

Voilà la musique qui fait son effet... On ne voulait pas recevoir le cousin, et maintenant on ne pense plus à le renvoyer.

(Madame de Coulange prélude.)

MADAME DE COULANGE.

Quelle partie faites-vous?

VICTOR.

Mais nous pouvons choisir, il y en a pour tout le monde.

MADAME DE COULANGE.

Qu'importe? au hasard, voyons, le *Génie du destin.* Oh! comme le rôle est écrit haut!..

VICTOR.

Vous avez une si jolie voix!

Digitized by Google

MADAME DE COULANGE., *elle chante.*

Esprits mystérieux de la terre et de l'onde,
O vous, qui présidez aux merveilles du monde,
Entendez-vous ?
Paraissez tous...

VICTOR.

Fils d'Aquilon et des orages,
Ma voix enfante les naufrages,
Les orages...
Les naufrages...

MADAME DE COULANGE, *parlant.*

Eh bien ! mon cousin, vous vous arrêtez ?...

VICTOR.

Mais, belle cousine, c'est à l'esprit des rochers à faire sa rentrée, et cette partie nous manque...

MADAME DE COULANGE.

Oh ! comme c'est contrariant !... mais voyez si vous pouvez....

VICTOR.

Y pensez-vous? moi ténor, comment voulez-vous que je descende jusqu'au fa?

MADAME DE COULANGE.

Il faut pourtant continuer.

VICTOR.

C'est impossible !... il manque une basse magnifique.

MADAME DE COULANGE.

Quel dommage !

VICTOR.

On devrait arranger les morceaux d'ensemble à deux voix, en forme de nocturne...

MADAME DE COULANGE.

Essayons encore...

VICTOR.

Pas moyen...

MADAME DE COULANGE.

C'est si joli !

VICTOR.

Anette n'est pas musicienne ?...

ANETTE.

Non, monsieur, je n'ai pas cet honneur-là.

VICTOR.

Comment, tu ne pourrais pas me faire une petite basse? Moi d'abord je ne chante pas sans cela.

MADAME DE COULANGE.

Que vous êtes peu complaisant !...

VICTOR, *comme frappé d'une idée.*

Attendez ! j'ai notre affaire...

Digitized by Google

MADAME DE COULANGE.

Comment ?

VICTOR.

Je tiens la basse.

MADAME DE COULANGE.

Il est fou !

VICTOR.

Notre major... est une des plus belles basses-tailles de l'armée... c'est un garçon charmant... qui a été vingt ans hussard... homme de bonne compagnie... musicien consommé... il est à deux pas avec le régiment, je cours le chercher...

ANETTE.

Oh ! oui, oui, allez le chercher !

MADAME DE COULANGE.

Ah ! mon Dieu, que va-t-il faire?

VICTOR.

Soyez tranquille, il ne me refusera pas.

MADAME DE COULANGE.

Mais je ne connais pas votre major...

VICTOR.

Oh ! c'est un homme honnête... qui vous déchiffre une partition à livre ouvert.

MADAME DE COULANGE.

Mais, mon cousin, arrêtez...

VICTOR, *suppliant du ton le plus vif.*

Un major, est-ce que ça tire à conséquence ! d'ailleurs le temps de chanter vingt ou trente mesures, et vous le renvoyez après...

MADAME DE COULANGE.

Quelle étourderie ! si l'on venait à savoir...

VICTOR.

Oh ! comptez sur sa discrétion, il n'a pas le tems de parler ! il passe sa vie à chanter... vous verrez, je me fais une fête d'entendre ce final délicieux, ce sera divin ! Ne vous impatientez pas, je cours chercher le major et je reviens.

(Il sort en courant.)

SCENE X.

MADAME DE COULANGE, ANETTE.

MADAME DE COULANGE.

L'étourdi !

ANETTE.

Grâce à la musique, nous allons donc avoir de la société ! eh bien, madame, soyez de bonne foi, un peu de distraction ne fait pas de mal.

Digitized by Google

MADAME DE COULANGE.

J'ai commis une imprudence en recevant la visite de mon cousin. Pourvu que M. et Mme de Vermont ignorent toujours... car je crains surtout les sermons de ma tante et les plaisanteries de mon oncle.

ANETTE.

Au fait, madame, si cela vient à se savoir...

MADAME DE COULANGE.

Tu m'effraies...

ANETTE.

Nous jouons de malheur; le public se mêle toujours de nos visites, et qui sait si le journal du département de Loir-et-Cher ne régalera pas la capitale de notre concert impromptu?

SCENE XI.

LES MÊMES, VICTOR, LE MAJOR, GIRAUD.

GIRAUD, *dans la coulisse.*

Quand je vous dis que ce monsieur ne peut pas entrer!

VICTOR.

Il est avec moi; laisse donc.

GIRAUD, *tenant le major par le bras.*

Il n'entrera pas!..

MADAME DE COULANGE.

D'où vient ce bruit?

ANETTE.

C'est Giraud qui veut mettre ces messieurs à la porte.

VICTOR.

Venez donc, major, ne craignez rien, vous serez bien reçu; ma cousine aime beaucoup la société.

(Giraud suit le major.)

LE MAJOR.

Quel Cerbère!

MADAME DE COULANGE, *sévèrement.*

Giraud, laissez-nous.

GIRAUD, *étonné.*

Eh ben! et ce Monsieur?..

MADAME DE COULANGE.

M'entendez-vous? et à l'avenir soyez plus honnête.

GIRAUD, *s'en allant.*

C'est ça; faites donc votre devoir. (*Revenant.*) Ainsi, madame, ce monsieur reste?

LE MAJOR.

Voilà un gaillard qui me trouve un air bien suspect.

(Giraud sort.)

Digitized by Google

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* GIRAUD.

MADAME DE COULANGE.

Je vous prie d'excuser monsieur le major...

VICTOR, *bas à madame de Coulange.*

Vous allez voir quel ton charmant !...

LE MAJOR, *s'avançant vers madame de Coulange.*

Corbleu ! madame, on a bien de la peine à entrer chez vous ! cela me rappelle une princesse russe avec laquelle...

VICTOR, *bas au major.*

Prends donc garde à ce que tu dis. (*Haut à madame de Coulange.*) Ma cousine, je vous présente le major Briseville, un des virtuoses du troisième de dragons.

MADAME DE COULANGE.

Que de reconnaissance je dois à monsieur pour la complaisance qu'il veut bien avoir !..

LE MAJOR.

Comment donc ? Mais c'est une bonne fortune pour moi ; j'attendais patiemment à la grille du parc que l'ami Victor eût fini sa visite, et je ne m'étonne plus en vous voyant s'il la faisait un peu longue. Le coquin m'a fait attendre comme cela plus d'une fois ! (*Victor lui pousse le coude.*) Jugez de mon bonheur quand il me procure à la fois le plaisir de voir une jolie femme et l'honneur d'exécuter un morceau del signor Romantino, le musicien des musiciens, le musicien de la musique, le plus grand homme du monde, quand il sera connu, un homme qui n'a encore rien donné, et qui a déjà une réputation... épouvantable.

VICTOR.

Nous avons beaucoup de grands hommes comme cela à Paris. (*A madame de Coulange.*) Vous voyez à cet enthousiasme que monsieur le major est un amateur.

LE MAJOR.

Amateur de première force !

AIR.

Je ne vis que pour l'harmonie ;
C'est une rage, une manie ;
Pour moi chanter
C'est exister.

Des trompettes le son magique
M'a fait soldat, encore enfant ;
Si l'on supprimait la musique,
Je quitterais le régiment.
A mon retour de l'Ibérie,
Vainqueur je chantais Tancredi ;

Digitized by Google

Et prisonnier en Sibérie,
Je fredonnais Beniowski.
Je faisais merveille à la guerre,
En chantant aux soldats : Marchons;
Alors, sous ma voix de tonnerre,
J'étouffais le bruit des canons.
Le long du jour, depuis l'aurore,
Je chante au combat, au festin,
Pour m'endormir je chante encore,
Je chanterais même au latrin!
Et quand la mort me fera taire,
Je veux, si je suis exaucé,
Au son du clairon militaire
Finir comme j'ai commencé.

Des trompettes le son magique
M'a fait soldat, encore enfant;
Si l'on supprimait la musique,
Je quitterais le régiment!

Nous allons donc attaquer le fameux morceau d'ensemble de ce magnifique opéra.

MADAME DE COULANGE.

Comment le nommera-t-on?

LE MAJOR.

La Fin du Monde... l'*Ultimo Giorno del Mondo*. Quel titre! quel sujet! C'est d'un intérêt général!

MADAME DE COULANGE, *riant*.

C'est un ouvrage d'invention, à coup sûr.

VICTOR.

On ne peut pas dire que c'est une donnée historique.

LE MAJOR.

C'est madame qui va chanter le rôle que le maestro destine à la prima dona, un esprit aérien, corbleu!... jamais un ange n'aura été mieux représenté.

MADAME DE COULANGE.

Monsieur...

LE MAJOR; *il rit*.

Ah! ah! ah! (*A Victor.*) Quand je te dis que je suis charmant en société.

VICTOR, *au major*.

On n'est pas plus aimable. (*A madame de Coulange*). Allons, cousine, vite au piano.

MADAME DE COULANGE, *se mettant au piano*.

Quand vous voudrez, messieurs.

VICTOR.

J'espère que pour cette fois nous en viendrons à notre honneur.

Digitized by Google

MADAME DE COULANGE.

(Elle se met au piano.)

Esprits mystérieux de la terre et de l'onde,
O vous qui présidez aux merveilles du monde
Entendez-vous?
Paraissez tous...

VICTOR.

Fils d'Aquilon et des orages,
Ma voix enfante les naufrages...
Que me veux-tu?

LE MAJOR.

Esprit des rochers, des montagnes,
Je règne au loin sur les campagnes :
Que me veux-tu?

(*A Anette. Parlé.*) A vous l'esprit du feu...

(Fredonnant.)

Des volcans je suis le génie.

Allez donc, la belle enfant, vous n'avez qu'un soupir.

ANETTE.

Moi, monsieur, je n'en suis pas.

LE MAJOR.

Comment! elle ne fait pas sa partie! Nous ne sommes que trois? Eh! que diable! viens tu me chercher? (Il s'éloigne.)

VICTOR.

Tu crois qu'à nous trois nous ne pouvons pas; passons la partie du volcan...

LE MAJOR.

Qui est-ce qui allumera donc l'incendie? Il faudra au moins le quatuor. Le genre humain qui va venir tout à l'heure... que diable il faut du monde pour ça.

MADAME DE COULANGE.

Supprimons quelque chose, et suivons toujours, monsieur le major, vous verrez que ça ira très-bien.

(Elle chante.)

« Paraissez tous, entendez-vous? »

(On entend des applaudissemens qui partent de derrière le mur du jardin; un trompette paraît sur un arbre en dehors au-dessus du mur.)

VICTOR.

Nous avons de l'agrément; il paraît qu'il y a des connaisseurs dans le pays.

MADAME DE COULANGE, *se levant.*

D'où peut-on nous entendre? C'est fort indiscret.

VICTOR.

Je parierais que ce sont les officiers du régiment.

LE MAJOR.

C'est cela; ils nous auront entendu parler de musique... (*Apercevant le trompette.*) Eh! tenez, justement, voilà un de nos dilettanti sur un arbre perché.

Digitized by Google

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE TROMPETTE, GIRAUD, *tenant un fusil.*

GIRAUD.

Mais c'est donc le diable qui s'en mêle ; ils vont escalader notre maison à présent ?.. Gare à vous, je lâche le chien...

LE TROMPETTE.

Dis donc, pas de farce, l'ancien.

VICTOR.

Eh bien ! eh bien ! voilà l'autre qui veut fusiller notre trompette.

LE MAJOR.

Doucement l'ami ! bas les armes !

LE TROMPETTE.

Monsieur le major, tous les officiers sont là en bas ; nous écoutons la musique.

VICTOR.

Ils sont là...je vous le disais bien... Oh ! ma cousine !... si nous les faisions entrer !.. C'est pour le coup que cela irait bien !

LE MAJOR.

C'est-à-dire que le genre humain serait au grand complet.

MADAME DE COULANGE.

Quelle extravagance ! Victor ! c'est impossible !..

LE MAJOR.

Ce serait magnifique !.. jugez quel final pour la fin du monde !

ANETTE, *à part.*

Vous allez voir que tout le régiment entrera ici !

MADAME DE COULANGE.

Mais, mon cousin, songez-y donc.

VICTOR.

Giraud, va vite ouvrir à ces messieurs !

GIRAUD.

Le plus souvent, par exemple ; ils n'ont qu'à passer par-dessus le mur.

ANETTE.

Allons, madame, il faut se prêter à la circonstance.

VICTOR.

Que voulez-vous, cousine, ces diables de compositeurs mettent tant de luxe dans leur musique, qu'il faut un régiment de musiciens...

MADAME DE COULANGE.

Mais vraiment il y a de la folie de ma part...

Digitized by Google

LE MAJOR.

L'affaire d'un instant, qu'ils entrent seulement pour le tutti du final... au moment où l'univers s'écroule... ça sera délicieux... et la trompette du régiment pour le jugement dernier !..

GIRAUD.

Eh ben ! madame, que faut-il faire ?

ANETTE, *le poussant en riant.*

Allons, ouvre donc la porte.

MADAME DE COULANGE.

Oui, mais la petite porte... je ne veux pas qu'ils entrent par la grille.

(Giraud ouvre la petite porte du fond, le trompette descend de l'arbre.)

GIRAUD.

Ah ! mon Dieu ! en voilà-t-il ?.. en voilà-t-il ?..

(Il s'éloigne.)

SCENE XIV.

LES MÊMES *excepté Giraud*, OFFICIERS ET QUELQUES MUSICIENS DU RÉGIMENT.

CHOEUR.

Salut ! salut ! au maître du logis,
Dans ce château le plaisir nous amène,
Grâce à vos chants, au fond de la Touraine ;
On se croirait aux Bouffes à Paris.

LE MAJOR.

Madame la comtesse, permettez-moi de vous présenter l'état-major du troisième régiment de dragons... tous jeunes gens charmans qui vont faire les délices de Blois.

VICTOR, *vivement.*

Ces bons amis, ils ne savent ce que tout cela veut dire... ma cousine, vous verrez qu'ils savent manier la lyre aussi bien que l'épée... Messieurs, vous êtes pour le moment chez madame de Coulange, jeune veuve fort aimable, et qui raffole de musique ; elle a le plus grand désir d'entendre notre fameux morceau d'ensemble, et pour cela elle implore votre secours. Nous sommes en voix... procédons, voilà toutes les parties : Haute-contre, basse-taille.... (*Il distribue les parties.*) Attention, messieurs.

(Un officier se met au piano.)

VICTOR.

Ah ! ça, où en étions-nous ?.. au génie du feu...

LE MAJOR.

Nous sommes restés sur le volcan, mais je vais faire ma rentrée dans les rochers.

Digitized by Google

CHANT.

Esprit des rochers, des montagnes, etc.

PREMIER OFFICIER (*chantant*).

Des volcans je suis le génie,
Mon souffle allume l'incendie...

MADAME DE COULANGE, VICTOR, LE MAJOR ET L'OFFICIER.

L'esclave au maître a répondu :
Que nous veux-tu?

MADAME DE COULANGE.

Les destins sont remplis, les siècles révolus;
Que le temps se repose et que rien ne soit plus.

TOUS.

Cédons à sa voix redoutable,
Pour jamais brisons l'univers;
Que la trompette irrévocable
Fasse au loin retentir les airs.

VICTOR.

A la voix des destins
Les astres sont éteints...

MADAME DE COULANGE.

Les ruisseaux arrêtés s'endorment sans murmure.

LE MAJOR.

Les monts n'ont plus d'échos!.. tout meurt dans la nature...

MADAME DE COULANGE.

Écoutez les accens
Des mortels gémissans.

QUELQUES VOIX.

Ciel! entends ma prière,
Et rends-nous la lumière.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Point de pleurs! plus d'espoir, le chaos! la poussière!
Ce jour est le dernier, cette heure est la dernière!
Et tous les élémens à jamais confondus
Remplacent l'univers et l'univers n'est plus!...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GIRAUD.

GIRAUD, *essoufflé.*

Madame... madame... excusez si je vous dérange...

MADAME DE COULANGE, *se levant.*

Eh bien! que veux-tu?

GIRAUD.

C'est encore une visite que je vous annonce; monsieur votre oncle et madame votre tante.

MADAME DE COULANGE.

Mon oncle et ma tante! et tu leur as dit que ces messieurs?..

Digitized by Google

GIRAUD.

Non, mais ils vont ben voir...

MADAME DE COULANGE, *dans le plus grand trouble.*

Messieurs, excusez-moi... je vous expliquerai... mais si l'on vous voyait ici...

VICTOR.

Il faut battre en retraite par la petite porte...

LE MAJOR.

Oui, oui, une fugue... d'autant plus que voici bientôt l'heure où le régiment doit se remettre en marche.

MADAME DE COULANGE.

Giraud! la clef!..

GIRAUD.

Eh! madame, c'est impossible, la voiture de monsieur votre oncle est restée devant le petit mur, et ils arrivent par l'avenue.

MADAME DE COULANGE.

Eh! mon Dieu! par où vont sortir ces messieurs?

VICTOR.

Rien n'est désespéré... nous pouvons trouver moyen de nous cacher...

MADAME DE COULANGE.

Quel embarras!.. (*On entend la voix de M. de Vermont.*) Oui, oui, cachez-vous vite!..

TOUS.

Les voilà!
Les voilà!
Ils viennent par là.
Prenons } vite
Prenez }
La fuite;
Il faut qu'on les évite,
Amis, cachons-nous } vite.
Messieurs, cachez-vous }
Les voilà (*bis.*)
Entrons } par là.
Entrez }

(Victor, le major, le trompette et les autres militaires entrent dans des cabinets.)

SCÈNE XVI.

MADAME DE COULANGE, ANETTE, M. ET MADAME DE VERMONT *en habit de voyage et suivis de deux domestiques portant une valise et des cartons.*

MADAME DE VERMONT, *dans la coulisse.*

Où est-elle?.. où est-elle?.. (*A Giraud dans le fond.*) Ne lui dites pas que c'est nous, ne nous annoncez pas... nous voulons la surprendre agréablement...

Digitized by Google

M. DE VERMONT.

Ah! la voilà... cette chère nièce...

(Il court à elle.)

MADAME DE VERMONT.

Cette chère enfant... que je l'embrasse...

MADAME DE COULANGE, *s'efforçant de sourire.*

Ah! mon cher oncle... ma bonne tante...

(Anette va placer des chaises et des fauteuils contre les portes des cabinets où les militaires sont enfermés.)

VERMONT, *gaîment.*

Eh bien! es-tu contente de nous voir?

MADAME DE COULANGE.

Comment donc... seulement vous auriez bien dû me prévenir...

MADAME DE VERMONT.

Ca ne t'aurait pas fait le même effet. (*A Anette qui arrange les chaises avec précaution.*) N'est-ce pas, Anette, qu'il vaut bien mieux surprendre son monde... C'est bon, mon enfant, tu rangeras plus tard, pas tant de cérémonies avec nous...

ANETTE.

Ah! mon Dieu! vous ne pouviez arriver plus à propos; je le disais encore tout-à-l'heure à madame... Nous étions là toutes les deux... toutes seules... ah! si monsieur et madame de Vermont pouvaient s'imaginer de venir... là, comme ça... au moment où l'on s'y attendrait le moins...

MADAME DE COULANGE.

Faites nous grâce de vos réflexions, mademoiselle.

MADAME DE VERMONT.

Et! pourquoi?.. cette pauvre fille... c'est par attachement... (*Examinant madame de Coulange.*) Mais viens donc que je te regarde, pauvre petite réclusе... ma foi, la solitude ne t'a pas changée... tu es toujours jolie, et je t'assure que tu as bien tort de te cacher...

VERMONT.

Ta tante a raison... si tu avais l'âge de ma femme, je ne dis pas...

MADAME DE VERMONT, *piquée.*

M. de Vermont, il n'est pas question de moi, pour le moment, mais d'Amélie. (*A madame de Coulange.*) Oui, ma chère Amélie, nous venons te tenir compagnie, et te faire oublier, en famille, tes petits désagrémens du grand monde.

VERMONT.

Ma présence, à Blois, n'était pas sans intérêt, et nous avons profité de cela pour réaliser les menaces de notre dernière lettre.

Digitized by Google

MADAME DE COULANGE.

Je vous en prie, passons au salon... vous vous reposerez un instant avant de repartir, car je l'avoue, je n'ose me flatter de l'espoir de vous posséder long-temps... Ce château gothique n'a rien d'agréable...

M. DE VERMONT.

Qu'est-ce que tu dis donc?.. un pays ravissant... des sites enchanteurs... on se croirait en Suisse... Je suis impatient de visiter le parc, le château...

ANETTE, *avec intention.*

Je crois qu'il vaut mieux commencer par le parc.

MADAME DE COULANGE, *de même.*

Oui, il y a un peu de désordre à réparer dans le château.

VERMONT.

Soit... mais je te préviens que je flatterai ton amour-propre de propriétaire, rien me m'échappera, je veux tout voir.

MADAME DE COULANGE, *à part.*

Il me fait trembler !.. (*Haut.*) Ma tante !..

MADAME DE VERMONT, *allant prendre un des fauteuils qu'Anette a placés contre les portes.*

Allez, mes enfans, allez, vous me retrouverez ici...

MADAME DE COULANGE, *troublée.*

Comment, ma tante, vous ne venez pas avec nous ?

MADAME DE VERMONT.

Non, ma bonne amie; depuis Paris, je me suis bien assez promenée... en voiture, et je ne suis pas fâchée de m'asseoir un peu.

ANETTE, *à part.*

Il ne manquait plus que ça...

MADAME DE COULANGE.

Seulement jusqu'au bout de l'allée?..

MADAME DE VERMONT.

Non, non, je te prie de m'en dispenser.

MADAME DE COULANGE, *à part.*

Je suis au supplice!

VERMONT, *à madame de Coulange.*

Eh bien! je t'attends...

MADAME DE COULANGE.

Me voilà, mon oncle... (*Bas à Anette.*) Anette, je ne sais plus qu'y faire...

ANETTE, *bas.*

Je vais toujours tâcher d'en faire sortir quelques-uns par la fenêtre.

MADAME DE COULANGE, *bas.*

Prends bien garde!

(M. de Vermont est sorti le premier, Madame de Coulange le suit. Anette s'éloigne d'un autre côté.)

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

MADAME DE VERMONT, *seule, assise.*

Pauvre Amélie! comme c'est touchant! à son âge, venir s'enfermer dans un vieux château, fuir le monde qui la réclame, les plaisirs qui sont si bien faits pour elle, et tout cela pour ménager sa réputation, pour faire taire la médisance! (*Elle se lève.*) Mais vraiment ce château est fort bien situé, de fort jolis appartemens : c'est sans doute là son boudoir, sa bibliothèque, sa chambre à coucher...

(Elle indique plusieurs portes et en dernier le cabinet où le major est caché.)

SCÈNE XVIII.

MADAME DE VERMONT, LE MAJOR.

LE MAJOR, *entr'ouvant la porte du cabinet, sa montre à la main.*

(*A part.*) Voici bientôt l'heure du départ; il faut absolument sortir d'ici.

(Il ouvre tout-à-fait la porte et renverse une chaise.)

MADAME DE VERMONT.

Ciel! que vois-je? un homme ici!.. Ah!..

LE MAJOR, *à lui-même.*

Maladroit, qu'ai-je fait? quelle école! (*A madame de Vermont.*) Madame, pardon... excusez...

MADAME DE VERMONT, *tres-émue.*

Monsieur, j'ai lieu d'être surprise de vous rencontrer chez ma nièce; puis-je savoir comment vous vous y trouvez?

LE MAJOR.

Mais... fort bien, madame.

MADAME DE VERMONT.

Ce n'est pas cela que je vous demande, monsieur; je vous prie de me dire par quel hasard?..

LE MAJOR, *embarrassé.*

De grâce, madame, ne m'interrogez pas ainsi : le seul aspect d'une femme m'intimide... à un point... soyez assez bonne pour excuser un embarras bien naturel chez un vieux major de dragons.

(Il lui prend la main.)

MADAME DE VERMONT.

Que faites-vous, Monsieur?.. Au secours! au secours!

LE MAJOR.

Au nom de tous vos charmes, je vous supplie de ne point me trahir; je vous le demande à genoux.

MADAME DE VERMONT.

O ciel! quelle horreur!

Digitized by Google

SCENE XIX.

LES MÊMES, M. DE VERMONT.

M. DE VERMONT, *dans le fond.*

Par la corbleu! qu'ai-je vu là!

TOUS DEUX.

Ciel!..

MADAME DE VERMONT.

Mon mari!.. je suis perdue!..

(Elle sort d'un côté.)

LE MAJOR.

Ah! ah! aye! aye! sauvons-nous.

VERMONT, *entre eux deux.*

Arrêtez, madame de Vermont!.. monsieur le dragon!...

LE MAJOR, *en sortant.*

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort d'un autre côté que madame de Vermont.)

SCÈNE XX.

M. DE VERMONT, *seul.*

Qu'est-ce que cela veut dire? Un militaire ici... dans l'ermitage de ma sévère nièce, où personne n'est admis, et que je trouve avec ma femme!

SCÈNE XXI.

M. DE VERMONT, LE TROMPETTE.

LE TROMPETTE, *à mi-voix.*

(Sortant d'un autre cabinet.)

Je crois que je puis me risquer. Ciel! quelqu'un ici.

(Il se baisse et se glisse le long du mur.)

VERMONT, *à mi-voix.*

Ah! mon Dieu! en voilà un autre! (*Il marche doucement et se présente en face.*) Un moment, mon drôle!

LE TROMPETTE, *à part.*

Je suis pris! de l'aplomb ici. (*Haut.*) Pardon, Monsieur, je suis pressé...

(Il veut se sauver.)

VERMONT, *l'arrêtant.*

Et moi je suis curieux... Que fais-tu là?

LE TROMPETTE.

Vous voyez, je me sauvais.

Digitized by Google

VERMONT.

C'est bon, c'est bon; si tu veux être épargé, dis-moi sur-le-champ pourquoi ce militaire que je viens de voir et toi vous êtes venus vous installer ici?

LE TROMPETTE.

Ah! quant à ça... ça regarde le maréchal-des-logis : c'est pas moi qui est chargé des logemens. Mais, tenez, il est là... si vous voulez...

VERMONT.

Comment! encore un! ça nous en fait trois!

MONCEAU.

VERMONT.

Dis-moi, mon cher, de combien d'hommes
Est composé le régiment?

LE TROMPETTE

De combien?... mais de huit cents hommes...

VERMONT.

Alors, je compte bien, puisqu'à trois nous en sommes,
Les voir défiler tous dans cet appartement...
Allons, il faut qu'on m'obéisse!...

LE TROMPETTE, *voulant s'en aller.*

C'est que v'là l'heure du service.

VERMONT.

Et moi je pourrais t'envoyer
Droit à la salle de police.

LE TROMPETTE.

Vous n'êtes pas mon officier...

VERMONT.

Obéis, et prends ta trompette.

LE TROMPETTE.

Ici? — Vous vous moquez pas mal?

VERMONT.

Obéis... à ton général.

LE TROMPETTE.

Quoi! vous êtes mon général!...
Le comte de Vermont?..

VERMONT.

Je suis ton général!...
De l'appel donne le signal!

LE TROMPETTE.

Dans le salon?

VERMONT.

Je te l'ordonne.

LE TROMPETTE.

Ah! pour le coup la farce est bonne!

VERMONT, *à lui-même.*

Voyons si mes soupçons vont se justifier!

(*Au trompette.*)

Digitized by Google

Faut-il que je te le répète?

LE TROMPETTE.

Allons, en avant la trompette
Du jugement dernier!..

(*Il sonne le boute-selle.*)

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, VICTOR, LE MAJOR, LES AUTRES MILITAIRES, *entrant par différens côtés.*

VICTOR, LE MAJOR ET LES MILITAIRES.

Quel bruit fatal!
Il faut trouver une issue...
Vite à cheval,
Du départ c'est le signal.

VERMONT.

Arrivez donc!
Que je vous passe en revue...
Messieurs, pardon
De mon indiscrétion.

SCENE XXIII.

LES MÊMES, MADAME DE COULANGE, MADAME DE VERMONT, ANETTE.

TOUTES TROIS.

Monsieur Vermont!

VERMONT.

Arrivez aussi, mesdames,
De la maison
Venez voir la garnison.

ENSEMBLE.

TOUTES TROIS.

Les voilà pris!
Quel embarras pour des femmes!
Les voilà pris!
Comment les a-t-il surpris?

VERMONT ET LE TROMPETTE.

Vraiment je ris
De l'embarras de ces dames;
Les voilà pris!
Comme ils ont l'air tous surpris!

VICTOR, LE MAJOR, LES MILITAIRES.

Nous voilà pris!
Quel embarras pour ces dames!
Nous voilà pris!
Rendons-nous, mes chers amis.

VERMONT, *en riant.*

Corbleu! ma nièce, ton boudoir ressemble à une place d'armes.

MADAME DE COULANGE.

Mon oncle... (*A part.*) Que lui dire?

Digitized by Google

MADAME DE VERMONT.

Ne vous fâchez pas, M. le comte...

VERMONT.

Paix, madame...

VICTOR.

Général...

VERMONT.

Ah! ah! Victor est ici? Je sais à quoi m'en tenir sur le compte du capitaine; Anette m'expliquera les intentions du trompette.

ANETTE.

Par exemple!..

VERMONT.

Mais, quant au major, madame de Vermont, vous me direz sans doute?..

MADAME DE VERMONT.

Mon ami, M. le major est la plus belle basse-taille du régiment...

VERMONT, *avec humeur.*

Qu'est-ce que vous venez me chanter ici?

LE MAJOR.

C'était un opéra del signor Romantino.

MADAME DE COULANGE.

Oui, mon oncle, nous allions exécuter un morceau d'ensemble au moment où vous êtes arrivé...

VERMONT.

Je ne m'étonne plus si tu commençais à t'habituer à la solitude. (*Aux militaires.*) Messieurs, je me rendais à Blois pour vous passer en revue; nous nous retrouverons demain à la garnison... mais il est temps que le régiment se remette en marche...

ANETTE, *à M. de Vermont.*

Ah! M. le général, est-ce que vous allez les renvoyer tous?

VERMONT.

Je laisserai seulement à Victor le temps de se marier.

MADAME DE COULANGE.

Mon oncle, il n'est pas question, je vous assure...

VERMONT.

Enfin je lui donne mon consentement... nous verrons si tu seras plus sévère que son général...

LE TROMPETE, *à Anette.*

Mademoiselle, voulez-vous que je demande une permission?

ANETTE.

Ce n'est pas la peine, Monsieur le trompette, je n'aime pas la musique. (*A part.*) Passe encore si c'était un officier.

Digitized by Google

VICTOR, *au major.*

Adieu, major; j'espère avant peu pouvoir vous inviter à un autre concert.

LE MAJOR.

J'entends, j'entends; heureux camarade! ce sera le cas d'apporter la partition du *Mariage de Figaro.*

CHOEUR.

Amours
Et mélodie
Vont charmer {notre / votre} vie,
Ah! puisse l'harmonie
Chez {nous / vous} régner toujours!

FIN.

Digitized by Google